

## Les Silences de Griselda

Olsen, Michel

*Published in:*

Mélanges d'Etudes médiévales offerts à Helge Nordahl à l'occasion de son soixantième anniversaire

*Publication date:*

1988

*Document Version*

Også kaldet Forlagets PDF

*Citation for published version (APA):*

Olsen, M. (1988). Les Silences de Griselda. In *Mélanges d'Etudes médiévales offerts à Helge Nordahl à l'occasion de son soixantième anniversaire* (pp. 129-141). Solum.

### General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain.
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal.

### Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact [rucforsk@kb.dk](mailto:rucforsk@kb.dk) providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

## Les Silences de Griselda

La dernière nouvelle du *Décaméron* est une des plus énigmatiques des chefs-d'oeuvre de Boccace. Et sa position ne fait qu'augmenter les difficultés: en effet, la poétique médiévale - qui en cela ne se démarque probablement pas d'une poétique moderne - reconnaissait une importance particulière au début et à la fin d'une oeuvre poétique; or Boccace a placé sa *Griselda* à une de ces places particulièrement importantes.

Les difficultés de son interprétation commencent dès sa diffusion avec la célèbre version de Pétrarque et la lettre qui l'accompagne. Les épreuves de *Griselda*; deux enfants supposés tués ainsi que la répudiation feinte, le tout supporté avec une patience que nous essaierons de qualifier dans la suite de cet essai, ont paru de trop au grand ami de Boccace; il ne lui reste qu'à voir dans les rapports entre *Griselda* et *Gualtieri* une figure des rapports entre l'âme et Dieu: Dieu seul a droit à la patience dont fait preuve *Griselda*.<sup>1</sup> Chaucer non plus ne demande pas aux femmes de prendre *Griselda* pour exemple: d'une part il propose la nouvelle, *The Clerk's Tale*, comme un exemple de la constance dans l'adversité (la fortune ayant ainsi remplacé Dieu), d'autre part, dans l'envoi qui suit la nouvelle, il propose aux femmes de passer à la contre-attaque, arrêtant par les bons mots, par la jalousie provoquée ou par un cercle d'amis toute velléité de suivre l'exemple de *Gualtieri* qu'éprouveraient leurs maris. Giovanni Sercambi, lui aussi, tire une moralité semblable de la nouvelle, lorsqu'il l'utilise dans ses *Croniche*,

---

<sup>1</sup> Je cite le *Décaméron* dans l'édition de Vittorc Branca. *Decameron*, Mondadori 1976, la traduction française est celle de J. Bourriez, Gamier, Paris 1967. La version de Pétrarque est citée après Hess (1975 p.173-288). Les chiffres renvoient respectivement à la numérotation des phrases de Branca et à celle des lignes de Hess. La version de Giovanni Sercambi se trouve dans le *Novelle* vol. II (no 153, «De muliere constante») éd. G. Sinicropi, Laterza, Bari 1972. Une version plus tardive de Sercambi figure dans *Le Chroniche di Giovanni Sercambi Lucchese*, vol. IIL p. 217-226, Giusti, Lucca 1893. La version de Chaucer est citée d'après *Canterbury Tales*, éd. A. G Cawley in *Everyman's Library* 307, London & New York 1960.

la citant comme un exemple de constance à la reine Jeanne de Naples et la faisant suivre par un petit poème qui loue les vertus de la modestie.

Tout cela n'empêche nullement que dans la postérité la nouvelle de Griselda n'ait figuré d'une part dans un contexte religieux, représentant les rapports entre l'âme et Dieu, d'autre part comme un exemple à suivre pour les femmes. Lorsqu'on aura classifié la masse considérable de «versions», entreprise commencée par une équipe internationale de chercheurs<sup>2</sup>, on pourra probablement constater que seule une minorité de textes s'écartent de ces deux possibilités.

Parmi les chercheurs modernes la consternation devant la dernière nouvelle du *Décameron* est bien connue. En effet, s'il est bien possible de lire la nouvelle isolée comme une histoire édifiante, il est plus difficile d'insérer une telle lecture dans une interprétation d'ensemble du *Décameron*. Notons aussi que la lecture édifiante s'est répandue à partir de la version - isolée ou adaptée - de Pétrarque. Le désaccord des chercheurs est grand, mais tous semblent s'accorder au moins sur la soumission de Griselda, qu'en plus ils supposent entière et non nuancée. Même les chercheurs qui n'insistent pas sur cette soumission semblent la présupposer.

Citons quelques études récentes (je n'ai pas la prétention de donner une liste exhaustive, disons des dix dernières années): Allen (1970) propose de lire la dernière nouvelle - et certaines autres - sur le mode ironique. Ce point de vue domine chez Barthouil (1982) qui à propos de la dixième journée entière sous-titre: «noblesse ou subversion». Cette étude intéressante, appuyée par des arguments solides et modestes (les conclusions n'étant avancées qu'à titre d'hypothèse) adopte la lecture religieuse, mais subversive, la subversion consistant à mettre la supériorité du côté humain, à savoir du côté de Griselda, et non du côté de Gualtieri (p. 275). A l'opposé Rutter (1974) veut que la perspective de Dioneo (personnage du cadre d'esprit anarchique qui raconte la dernière nouvelle) ne domine pas, mais suggère une sagesse supérieure, voyant déjà chez Boccace, l'interprétation figurale dans laquelle Gualtieri symbolise la volonté de Dieu. Somme toute, une lecture «naive», dans le sens neutre du terme et qui rejoint la grande tradition des versions du Moyen Age et de la Renaissance. Bàrberi Squarotti (1970) et Kapp (1982), tout en présupposant la soumission totale de Griselda, insistent avec raison sur la problématique sociale. Bàrberi Squarotti attire l'attention sur les analogies avec le conte populaire, genre qui contraste avec la mise en scène réaliste de la nouvelle et veut que la réconciliation sociale ne puisse

---

<sup>2</sup> Ce Centre a été établi à l'université de l'Aquila (Italie); le directeur en est le professeur, dott. Raffaele Morabito, département de littérature comparée.

partir que des hautes classes qui vont chercher les bénéficiaires de leur bienveillance loin au-dessous d'eux. Volker établit un parallèle avec la première nouvelle (celle de Ser Ciappelletto): dans les deux récits les moyens sont désapprouvés, mais le résultat est approuvé. Dans cette légende laïque Griselda fait preuve de vertus héroïques dans une position (sa basse extraction sociale) où l'on s'y attendrait le moins. Et moi-même (1976 p. 8) j'avais, tout simplement, déclaré forfait, admettant que «cette histoire détonne dans le système général du *Décameron*», signalant d'ailleurs l'extrême distance sociale qui sépare les protagonistes, «distance qui cadre assez bien avec la structure générale du *Décameron*». Dans (1984 p. 52) je n'avais rien trouvé à ajouter à ma première analyse. Je me permets de rappeler que, dans les deux ouvrages cités, j'ai cru établir que le *Décameron*, certes pas de façon illimitée, mais beaucoup plus que les autres recueils de nouvelles que j'y ai analysés, combine les amants appartenant à des couches sociales différentes dans les relations soit légitimes soit illégitimes.

La soumission de Griselda semble découler de la lecture figurale dont le texte de Boccace offre déjà la base à bien des endroits (v. les notes de l'édition de Branca) et qui dans les élaborations de Pétrarque et de Chaucer semble presque aller de soi, tant elle y devient évidente (v. à ce propos Wimsatt 1980). Mais qu'en est-il de cette soumission? C'est ce que je vais essayer de voir en confrontant la nouvelle de Boccace avec la version de Pétrarque. Il existe déjà une excellente comparaison des deux textes faite par Guido Martellotti (1951) et quelques remarques suggestives dans Hess (1975 p.112ss); à cela s'ajoutent des remarques un peu partout, mais aussi chez les deux chercheurs que je viens de citer, concernant la modification que subit la figure de Gualtieri chez Pétrarque, puis chez Chaucer: il s'humanise: prend un soin accru des enfants ravis au sein maternel, ressent de fortes émotions qu'il arrive à peine à cacher etc. Néanmoins il me semble qu'il reste encore quelques grains à picorer, et c'est pourquoi je propose de revenir encore une fois sur la comparaison des deux textes, mais cette fois dans une perspective restreinte: les rapports entre Gualtieri, Griselda et le tout que forme la quasi-totalité des autres personnages.

La version de Pétrarque est une version humaniste. Cela la distingue stylistiquement de la nouvelle de Boccace qui l'est beaucoup moins. Dans la lettre qui accompagne cette version, Pétrarque distingue, dans le *Décameron* les nouvelles spirituelles et légères (iocosa et levia) et les nouvelles pieuses et sérieuses (pia et gravia), et il insiste sur le rapport entre le fond et la forme. Or, Pétrarque compte la nouvelle de Griselda parmi les nouvelles sérieuses, ce qui lui permet de la transposer dans le registre du style élevé. A cette fin il introduit son récit par une description du Mont Vesoul. Pour-

quoi cela? Hess (1975 p. 112) propose deux motifs, d'une part la version latine est destinée à un public qui ne connaît pas l'Italie, d'autre part une localisation précise donne au récit un «effet de réel» (je reprends l'expression de Roland Barthes) qui le fait se rapprocher de l'Histoire, genre plus noble que la pure fiction. A cela on pourrait ajouter, de façon paradoxale seulement en apparence, un «effet d'éloignement». L'Histoire qu'aiment les humanistes est rarement l'affaire de la vie quotidienne, et très souvent elle a pour sujet l'Antiquité gréco-romaine; l'éloignement peut servir à mettre en relief des exemples extraordinaires, trait qui s'applique au récit qui va suivre et qui pourrait contribuer à distinguer les exemples des humanistes des exempla des prédicateurs encore en fonction dans la société contemporaine de Pétrarque, exempla qui prennent bien souvent pour sujet des incidents de tous les jours (l'effet d'éloignement n'est pas un trait obligatoire de ce genre, cf. Olsen 1984 p.141ss).

La noblesse du style est aussi affichée dans la prose nombreuse des premières phrases qui dépeignent le Mont Vesoul dont le sommet dépasse les nuages (lisez: est en bonne voie vers les sphères immobiles supralunaires) et sur lequel le roi des fleuves (l'expression est de Virgile) à savoir le Po, a sa source et commence sa descente vers la mer.

On sait déjà que Pétrarque accentue la noblesse de son Valterius (= Gualtieri) et qu'il l'humanise. Tournons-nous maintenant vers ses rapports avec son entourage. Chez Boccace nous trouvons une structure «féodale» dans un sens très restreint et superficiel du terme (dans les profondeurs les distinctions se perdent!). Il s'agit d'une dépendance mutuelle entre un seigneur et ses «hommes» (6)<sup>3</sup> qui deviennent chez Pétrarque des «sujets», terme que Boccace n'emploie que rarement. Dans le *Décameron* les hommes ont plusieurs fois prié leur seigneur de prendre femme pour leur assurer un héritier, chez Pétrarque, ils se sont tus un certain temps, puis ils se réunissent et choisissent comme porte-paroles le plus éloquent d'entre eux (encore un trait humaniste) et celui qui jouit de la plus grande autorité. Alors que chez Boccace, Gualtieri est simplement prié de prendre femme, le porte-parole profère, chez Pétrarque tout un petit discours, dans lequel il n'arrive à son propos qu'après bien des circonlocutions. L'entourage de Gualtieri est plus actif que celui de Valterius: quand Gualtieri veut répudier Griselda, il doit subir les remontrances de son entourage (40), quand Griselda part en chemise, l'entourage le prie de lui accorder aussi une robe (47), alors que chez Pétrarque elle part «devant tout le monde» (284)<sup>4</sup>; de même, Pétrarque

---

<sup>3</sup> Voir note 1.

<sup>4</sup> Voir note 1.

omet, lors des noces feintes, la prière des femmes que Griselda puisse emprunter une des robes qui avaient été siennes. A l'activité du public chez Boccace correspond, chez Pétrarque sa passivité ou mieux, ce n'est que chez Pétrarque que nous pouvons vraiment parler d'un public, dont la fonction est de regarder et d'entraîner le regard du lecteur, son voyeurisme, si l'on veut. Pétrarque instaure le spectacle, alors que chez Boccace l'entourage a bien plutôt la fonction de représenter une instance évaluatrice.

On n'a pas assez insisté sur l'aspect contractuel de la nouvelle de Boccace, peut-être parce que cet aspect est quelque peu mis en veilleuse chez Pétr<sup>5</sup>arque. Chez Boccace, le contrat est énoncé par deux fois entre Gualtieri et ses hommes: lorsque ces derniers viennent prier Gualtieri de prendre femme (8) et, plus tard, quand celui-ci ayant jeté son dévolu sur Griselda, invite des hommes à préparer les noces (12). Dans les deux cas il est fait usage du terme «contento»: «I valenti uomini risposon che er contenu», ce qui veut dire plus précisément qu'ils acceptent les termes du contrat. Le terme est repris par Gualtieri lors de l'invitation à la préparation du mariage: «(préparez-le) acciche io mi possa della vostra promession chiamar contento come voi délia mia vi potrete chiamare» (12). La promesse dont il est question n'est rien moins que le contrat énoncé par le premier «contento».

Gualtieri a donc passé un contrat avec ses hommes: si vous me laissez la liberté du choix, je me marierai. H passe aussi un contrat avec Griselda. Que lui demande-t-il? n vaut mieux citer les termes du contrat textuellement:

e (Gualtieri) domandolla se elle sempre, togliendola egli per moglie, s'ingegnerebbe di compiacergli e di niuna cosa che egli dicesse o facesse non turbarsi, e se ella sarebbe obediente e simili altre cose assai, delle quali ella tutte rispose di si<sup>7</sup> (18).

Il demande alors à la jeune fille si, choisie pour être sa femme, elle ferait tous ses efforts pour lui plaire, ne se formaliserait jamais de rien qu'il pût dire ou faire et lui serait obéissante. Il posa quelques questions du même ordre et la réponse fut toujours 'oui' (p.704).

Gualtieri demande, certes, beaucoup, mais ces exigences sont formulées en termes de comportement et ne concerne pas, à strictement parler, l'âme et la conscience de Griselda. Et tout au long du texte on peut s'assurer que, dans son évaluation du comportement de sa femme, Gualtieri ne dépasse pas les termes de ce contrat. Les réactions extérieures, comportementales lui suffisent Et il y a plus; Gualtieri ne s'y trompe pas; après l'éloignement

du second enfant, du fils de Griselda, celle-ci arrive à contrôler son visage et ses paroles

«di che Gualtieri si maravigliava forte e seco stesso affermava niuna altra femina questo *poterfare* che elle faceva, e se non fosse che carnalissima de' figliuoli, mentre gli piaceva, la vedea, lei avrebbe creduto cifare per più non curarsene, dove come *savia* lei farlo conobbe» (38).

Gautier en était fort surpris, et acquérait l'intime conviction que Griselda était la seule femme à *pouvoir observer* une telle attitude. Sans la grande tendresse qu'il lui voyait prodiguer à ses enfants, dans les délais qu'il lui consentait lui-même, il se fût imaginé que c'était pour ne plus en avoir souci. Mais il reconnut qu'elle obéissait à la *raison* (p.707).

J'ai souligné «poter fare» et «savia». Ce dernier terme est, à mon avis, un des mots-clefs de la nouvelle qu'on a tendance à passer un peu sous silence, «poter fare» insiste, d'autre part sur le côté actif de Griselda.

A la fin de la nouvelle, après la réintégration de Griselda, les termes de «savio», plus précisément «savissimo» et «savissima», reviennent dans l'évaluation que l'entourage du couple porte sur la fin de l'épreuve. Pétrarque tend à escamoter le contrat passé entre Griselda et Gualtieri. Notons d'ailleurs qu'un escamotage semblable avait été opéré quant au contrat passé entre les «hommes» de Gualtieri. Après les noces, ayant constaté les excellentes qualités de la nouvelle épouse, Gualtieri est qualifié de «savio», alors qu'auparavant, on l'avait cru «poco savio» (25). L'agent de cette évaluation est «tutti», tout le monde, alors que chez Pétrarque on lit: «vulgo prudentissimus habebatur» (136), le «vulgo» (par le commun des hommes) n'inclut pas nécessairement «les hommes» de l'entourage immédiat du seigneur, qui d'ailleurs chez Pétrarque sont devenus des «sujets» (subditi), terme que Boccace n'emploie qu'une ou deux fois. En bon humaniste, Pétrarque met en veilleuse, assoupit la structure féodale, présente chez Boccace, qui place son récit dans un passé indéterminé, et ainsi il tend à oublier les contrats qui relient le seigneur et ses hommes, ne serait-ce que par le changement d'agent («vulgo» au lieu de «tutti»). Quant au contrat entre Gualtieri, qui chez Pétrarque s'appelle Valterius, il change, on va le voir, tout à fait de contenu et de signification.

Pétrarque concentre les deux entretiens que Valterius a, respectivement avec le père de Griseldis et avec celle-ci à un même endroit du texte, probablement pour rendre plus plausible la stupéfaction du «public» devant

ce mariage inouï. Boccace résume brièvement l'accord passé avec le père, alors que Pétrarque insiste sur la soumission de celui-ci qui répond: «Nichil ... aut velle debeo aut nolle nisi quod placitum tibi sit qui dominus meus es» (99-100): Il ne doit rien vouloir, ni refuser contre la volonté de son maître; disparue l'intimité cordiale entre le seigneur et ses hommes, même le plus intime d'entre eux.

Passons maintenant aux termes du contrat proposé à Griseldis: Valterius lui demande

... 'an *volenti animo* parata sis ut de omnibus tecum michi conveniat, ita ut in nulla unquam re a mea voluntate dissencias et, quicquid tecum agere voluero, sine ulla frontis aut verbi re-pugnancia te *ex animo volente* michi liceat Ad hec illa (Griseldis) miraculo rei tremens, 'Ego, me domine' inquit, 'tanto honore me *indignant* scio; at si voluntas tua, sique sors mea est, nichil unquam sciens, nedum faciam, *sed etiam cogitabo*, quod contra animum tuum sit, nec tu aliquid faciès, etsi me mon iusseris, quod moleste feram' (106-112).

En plus de l'accentuation de l'indignité de Griseldis, sur laquelle je reviendrai, les paroles que j'ai soulignées indiquent l'extension des obligations du contrat: celui-ci porte non seulement sur les actes, paroles et manifestations extérieurs, mais sur la volonté et sur les pensées. De la Griselda boccacienne nous connaissons, certes, les souffrances et l'amour qu'elle porte à son mari, mais jamais on nous dit qu'elle accepte intérieurement les cruautés qui lui sont infligées. Pour la Griseldis de Pétrarque cette dernière réserve mentale saute, on lit dans son âme à livre ouvert, sa volonté coïncide avec celle de Valterius.

Ainsi lors de l'annonce que lui fait Valterius de l'éloignement du second enfant, éloignement que Griseldis prend pour une mise à mort, elle répond :

... 'Et dixi.. .et repeto, nichil possum seu *velle* seu *nolle* nisi quod tu,... Tu mei et ipsorum (des enfants) dominum: *tuis in rébus tuis iwe tuo utere*. Nec consensum meum queras, in ipso enim tue domus introitu ut pannos sic et *voluntates affectusque meos exui; tuos indui* ' (203-207).

Griseldis ne peut rien vouloir sauf en conformité avec la volonté de son maître. En quittant ses habits, elle a quitté sa propre volonté et ses propres sentiments et Valterius peut user d'elle comme de sa chose, en vrai *pater familias* et selon le droit romain auquel commencent à recourir les humanistes.



Il y a plus: après l'éloignement du fils, Griseldis devient encore plus<sup>1</sup> fidèle et obéissante (était-ce possible?) de sorte que

duorum non nisi *unus animus* videretur, isque non commu-nis sed *vir*i dum taxât *unius*, uxor enim per se nichil velle, ut dictum est, nichil nolle firmaverat (231-33).

Si les deux époux n'ont plus qu'une volonté, celle-ci ne leur est pas commune; la volonté du mari efface celle de la femme.

Pétrarque, on le voit, invite à la lecture figurale. Seul Dieu - et encore ! -peut exiger un tel désistement. Mais quand bien même on prêterait au texte de Boccace une intention figurale, il n'est pas certain qu'on en extrairait la même conception théologique. Chez Boccace Griselda est naturellement belle (l'âme est naturellement chrétienne) et la «grâce» que lui fait Gualtieri en l'épousant, fait se développer toutes ses qualités naturelles, de sorte qu'on arrive à oublier qu'elle est la fille de Giannucolo pour la prendre pour la fille d'un noble seigneur (34). Si l'on veut, on pourrait voir là une conception thomiste de la nature humaine, pas entièrement corrompue, même après le péché originel, mais à laquelle la grâce donne son plein épanouissement

Chez Pétrarque aussi, certes, Griselda est belle, mais la beauté de son âme l'emporte sur celle du corps:

... forma corporis satis egregia, sed pulcritudine morum atque animi adeo speciosa ut nichil supra (67)

et cela selon le modèle des vies des saintes, cf.

Buona pulcella fut Eulalia  
Bel auret corps, belezour anima.

Mais il y a plus curieux encore: oublieux de la beauté de Griseldis, qu'il a pourtant mentionnée, Pétrarque insiste sur sa laideur juste avant sa «transfiguration»:

Sic horridulam virginem, indutam, laceramque comam recollectam manibus comtamque pro tempore, insignitam gemmis et corona velut subito transformnatam, vix populus recognovit (119-21)

et il omet de mentionner sa beauté naturelle tout de suite après dans *les* lignes qui correspondent à celles où Boccace évoque sa beauté naturelle. De même, Pétrarque motive le changement de vêtement complet que Gualtieri impose à Griselda. Son Valterius la dénude

ne quid reliquiarum fortune veteris novam inferret in domum, nudari eam iussit, et a calce ad verticem novis vestibus indui, ... (114-115)

et c'est à cette scène que fait écho la citation que nous avons faite (p. 6) où les vieux vêtements symbolisent sa vieille volonté et ses vieux sentiments, en somme «le vieil homme». Dans la conception théologique qui se dégage d'une telle lecture figurative, la vieille nature, du moins la vieille nature corporelle, n'a rien de bon; elle est effacée et transformée par la «grâce» et non pas accomplie, comme le propose le texte de Boccace.

Il est d'ailleurs curieux que, dans une certaine mesure, Chaucer semble faire retour à la conception de Boccace; certes il part de la vertu, et non pas de la beauté corporelle, mais la bonté de sa Griseldis se développe:

For though that evere vertuous was she, She was encessed in swich excellence Of thewes goode, yset in heigh bountee, ... (v. 407-9).

A propos de «grâce divine», Chaucer est le premier à la mentionner en termes explicites, cf.:

God had swich favour sent hire of his grace... (v. 395).

Il va de soi que Gualtieri change autant que Griselda, puisque ce personnage doit fournir, plus que chez Boccace, la base d'une interprétation figurale. Valterius n'est plus un «jeune» - et nous pouvons donner à ce terme, non pas un sens biologique, mais un sens sociologique: les jeunes, ce sont les non-établis, les chevaliers turbulents qui ne se conforment pas à la sagesse sociale (cf. Duby 1981, p.45ss). Valterius regarde Griseldis d'yeux

*non iuvenili lascivia sed senili gravitate ... et virtutem exi-miam supra sexum supraque etatem, quam vulgi oculis conditionis obscuritas abscondebat, acri penetrarat intuitu (77-78).*

Ce développement du topos «puer senex» est loin d'être innocent. On voit ici à quoi peuvent servir les topoi: refus de la jeunesse, des sens en faveur d'une vertu qui commence peut-être ici à être une qualité déjà moins active que chez Boccace (où le terme est également fréquent).

A ce portrait fait écho, quelques lignes auparavant, la qualification de Griseldis chez qui «virilis senilisque animus virgineo latebat in pectore» (69-70).

Chez Boccace par contre il me semble que c'est l'amour qui détermine le choix de son Gualtieri - et cela bien que certains chercheurs (p.ex. Kapp 1982 p.94) en ont nié le rôle; cf.

Erano a Gualtieri buona pezza piaciuti i costumi d'una povera giovinetta che d'una villa vicina a casa sua era, e parendogli bella assai estimche con costei dovesse avere vita assai consolata(9).

Ce n'est certes pas le coup de foudre, mais le désir a sa part dans le choix alors que ce même désir est expressément nié chez Pétrarque. Et cela impose aussi certaines limites à une possible interprétation figurale en ce qui concerne Boccace.

Avant d'aborder la conclusion il faut jeter un coup d'oeil sur les justifications que donnent respectivement Gualtieri et Valterius du traitement inhumain qu'ils ont infligés à leurs femmes. Le Valterius de Pétrarque dit:

Sciunt qui contrarium crediderunt me curiosum atque experientem esse, nonimpium; probasse coniugem, nondampnasse; occultasse filios, non mactasse (341-343)

et ces mots mettent fin au récit proprement dit, après quoi Pétrarque ajoute que les hommes doivent souffrir pour Dieu ce que cette petite paysanne a souffert pour son mari. La voie de l'interprétation figurale est ouverte, interprétation qui cherchera un Dieu, non pas cruel mais curieux et qui fouille les coeurs et les entrailles.

Tournons nous maintenant vers la version de Boccace; Gualtieri dit:

tempo è ormai... che coloro li quali me hanno reputato cru-dele e iniquo e bestiale conoscano che ciche io faceva a anti-veduto fine operava, volendoti insegnar d'esser moglie e a loro di saperla tenere, e a me partorire perpétua quiete mentre teco a vivere avessi ... (61).

Ceux qui m'ont accusé de cruauté, d'injustice et de férocité apprendront que ma conduite tendait vers une fin dès longtemps prévue. Je voulais t'enseigner tes devoirs conjugaux, et montrer à ces gens comment choisir et garder une femme. Je voulais aussi me ménager, durant notre existence commune, une quiétude que ne se démentit point (p.711 ).

A prendre ces mots à la lettre, nous ne sommes guère plus avancés. On peut toutefois noter qu'une telle conclusion n'aurait pas choqué dans un conte traditionnel, d'esprit «populaire», comme par exemple «la mégère apprivoisée». Aussi Boccace a-t-il relativisé ce jugement de son protagoniste par les remarques bien connues et souvent citées de son narrateur Dioneo qui annonce «non cosa magnifica (c'est là le thème de la Xe journée)

ma una matta bestialità come che ben ne gli seguisse alla fine» (3); c'est-à-dire «non pas une action sublime, mais un trait de méchanceté folle, qui pourtant n'eut pas un dénouement fâcheux» (p.702).

L'interprétation figurale prise au sérieux: Gualtieri = Dieu ne me convainc guère. En matière de cruauté absurde, trop c'est trop, même quand il s'agit des images qu'on se fait de Dieu, et cela est d'autant plus valable à l'époque de Boccace où on ne se formait pas, à ma connaissance l'idée d'un Dieu cruel ou simplement imprévisible. A prendre des paroles de Dioneo à la lettre, Gualtieri réussit son entreprise malgré la nature de celle-ci. Reste au fond un type de conte comme «Ce que fait le père est bien fait», type où le père qui vend p.ex. un cheval pour une vache, celle-ci pour un cochon et qui rapporte finalement chez sa femme un boisseau de pommes pourries et où qui perd gagne, car sa femme lui fait un chaleureux accueil qui lui permet de gagner un pari qui le rend riche. Il n'en reste pas moins qu'une telle interprétation laisse toujours à désirer. On pourrait éventuellement voir dans Gualtieri un «homo fortunatus», notion développée un peu plus tard par les humanistes pour rendre compte des succès remportés par certains barbares. Ce type incarnerait une certaine stupidité, une grande impulsivité et le succès suivrait ses entreprises (v. Santoro 1978 p.44s et p. 162). Un tel «homo fortunatus» pouvait pour les autres incarner la fortune, le plus souvent contraire. Donc, soit Gualtieri incame la fortune par rapport à Griselda, soit encore il incame la divinité, mais alors il faudrait probablement accepter l'hypothèse, plausible, de Barthouil, selon laquelle, je le rappelle, Boccace nous fournit, dans la Xe journée, les clefs d'une lecture subversive.

Faisons donc un ultime retour sur le personnage de Griselda. Si j'ai apporté du nouveau dans les remarques qui précèdent, ce serait la proposition de voir dans Griselda une héroïne typiquement boccacienne, dont le principal trait de caractère est la «saviezza», qui serait guidée par l'amour et qui aurait accepté une gageure presque impossible, un peu à la manière de Giletta di Nerbona (m, 9), qui, je le rappelle, réussit à satisfaire aux conditions que lui ont imposées Beltramo di Rossiglione dans l'unique but de se débarrasser d'une femme qu'il a épousée malgré lui de lui apporter un enfant dont il est le père, sauf que la gageure de Griselda est mille fois plus difficile. Je crois pourtant qu'il est avéré que, chez Boccace, mais nulle part ailleurs, dans les versions les plus connues, Griselda est active, qu'elle oppose contre mauvais fortune bon cœur et que la Fortune de Boccace est un loyal adversaire à qui sait la saisir par les cheveux.

Citons l'introduction de Branca (p.XVHI), qui voit dans la composition de la dernière journée trois thèmes majeurs: la Fortune (nouvelles 1-3) l'amour (nouvelles 4-7), et l'esprit (l'ingegno), thèmes qui sont tous trois

repris dans la dernière nouvelle. Branca évoque aussi l'interprétation figu-rale, faisant de Griselda une figure de la Vierge Marie. Il présente ainsi tous les éléments, ou presque dont devrait tenir compte une interprétation, mais il n'aborde pas l'épineux problème de la justification de la conduite de Gualtieri qui a tracassé les esprits depuis la version de Pétrarque.

Conclusion presque certaine: Griselda n'est pas soumise, pas «masochiste» le moins du monde; elle joue son jeu, le seul jeu qui lui offre la promotion sociale; Gualtieri joue, lui aussi et gagne, contre toute prévision, sauf la sienne; Griselda et Gualtieri gagnent tous les deux, le gain de l'une fait de l'autre, et l'assistance reconnaît finalement, de bon gré, leur commun succès. Si par contre nous voulons déterminer contre qui et quoi Griselda est engagée, et je viens de proposer une solution: la Fortune, solution qui n'exclut pas forcément l'hypothèse qui voit dans Gualtieri la subversion de l'image de Dieu, nous nous risquons sur un terrain beaucoup moins solide.

Force nous est de constater que, à moins que nous ayons perdu quelque code de déchiffrement, Boccace a laissé des lacunes, des vides dans son texte, pour nous servir d'une notion en vogue dans l'esthétique de la réception. Ces vides produisent des effets de sens tangibles, à savoir un corpus considérable de versions qui se sont succédées depuis plus de 600 ans et, depuis qu'il existe des études de littérature comparée les savants eux aussi ont proposé leurs interprétations qui, parfois, ne font que reprendre celles proposées dans les versions littéraires du récit C'est ainsi que l'interprétation que je propose ici recouvre partiellement celle de Chaucer, qui je l'ai dit, tire du récit la morale de la constance dans l'adversité.

Autant la version de Boccace reste énigmatique - et avançant cela je ne fais, au fond, qu'accepter que la diversité des interprétations proposées est due au texte et à la perte éventuelle de certains codes - autant la version de Pétrarque est sans ambiguïté fondamentale. La soumission pénètre jusque dans les tréfonds de l'âme et la seule question laissée sans réponse (mais à laquelle Pétrarque répond dans sa conclusion d'auteur) est de savoir s'il faut se soumettre à Dieu ou au mari (les mauvaises langues diront que c'est là bonnet blanc et blanc bonnet). Dans la réception postérieure du texte nous rencontrons ces deux réponses et très peu d'autres.

Et l'exemplarité change de nature: au lieu d'être discutée et acceptée par le public (et le lecteur) elle est exhibée à l'admiration d'un public passif. Au début de l'humanisme on trouve ainsi, chez Pétrarque, une exemplarité qu'on aurait dit plus typique pour son déclin: pour la Renaissance des humgréco-latines durant la Contre-réforme et non pas pour des «humanistes actifs» comme Pontano, Machiavelli, Rabelais ou Montaigne. On pressent la marginalisation du peuple, du «vulgus», son barrissement de la

### **Bibliographie**

- Allen, Shirley S.: «The Griselda Tale and the Portrayal of Women in the *Decameron*» in *Philological Quarterly* 56, 1977 p. 3-13.
- Bàrberi Squarotti, Giogio: «L'Ambiguità sociologica di Griselda» in *Annali Facoltà di magistero. Università di Palermo* 1970 p.32-75 et in *II Potere della parola* Federico & Ardia, Napoli 1983.
- Barthes, Roland: «L'Effet de réel» in *Communications* H, 1968 et in R. Barthes et al.: *Littérature et Réalité*, Seuil, Paris 1982 p. 81-90.
- Barthouil, Georges: «Boccace et Catherine de Sienne (La Dixième Journée du *Decameron*: Noblesse ou subversion?)» in *Italianistica. Rivista di letteratura italiana*, anno xi, N 1, Gennaio/aprile 1982 p. 249-276.
- Duby, Georges: *Le Chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la rance féodale*. Hachette, Paris 1981.
- Hess, Ursula: *Heinrich Steinhöwels 'Griseldis'. Studien zur Text- und berlieferungsgeschichte einer fruhhumanistischen Prosanovelle*. C. H. Beck, München 1975.
- Kapp, Volken «Frauentugend und Adelsethos in Boccaccios Griselda -Novelle (Decameron X, 10)» in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* 219 (1) 1982, p.89-108.
- Martellotti, Guido: «Momenti narrativi del Petrarca» in *Studi petrarcheschi* vol IV, 1951 p.7-33.
- Olsen, Michel: *Les Transformations du triangle erotique*. Akademisk forlag, Copenhague 1976.
- : *Amore, Virtù et Potere nella novellistica rinascimentale. Argomentazione narrativa e Ricenzione letteraria*. Federico & Ardia, Napoli 1984.
- Rutter, Tania: «The Function of Dioneo's Perspective in the Griselda Story» in *Comitatus* vol. 5, 1974 p.33-42.
- Wimsatt, James I.: «The Blessed Virgin and the two coronations of Griselda» in *Mediaevalia*, vol. 6, 1980 p.187-207.